

DES MEMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

TOME XII DEUXIEME SERIE—1906-1907 SECTION I
LITTERATURE FRANCAISE, HISTOIRE, ARCHEOLOGIE, ETC.

2

2075-2

Les Successeurs de la Vérendrye

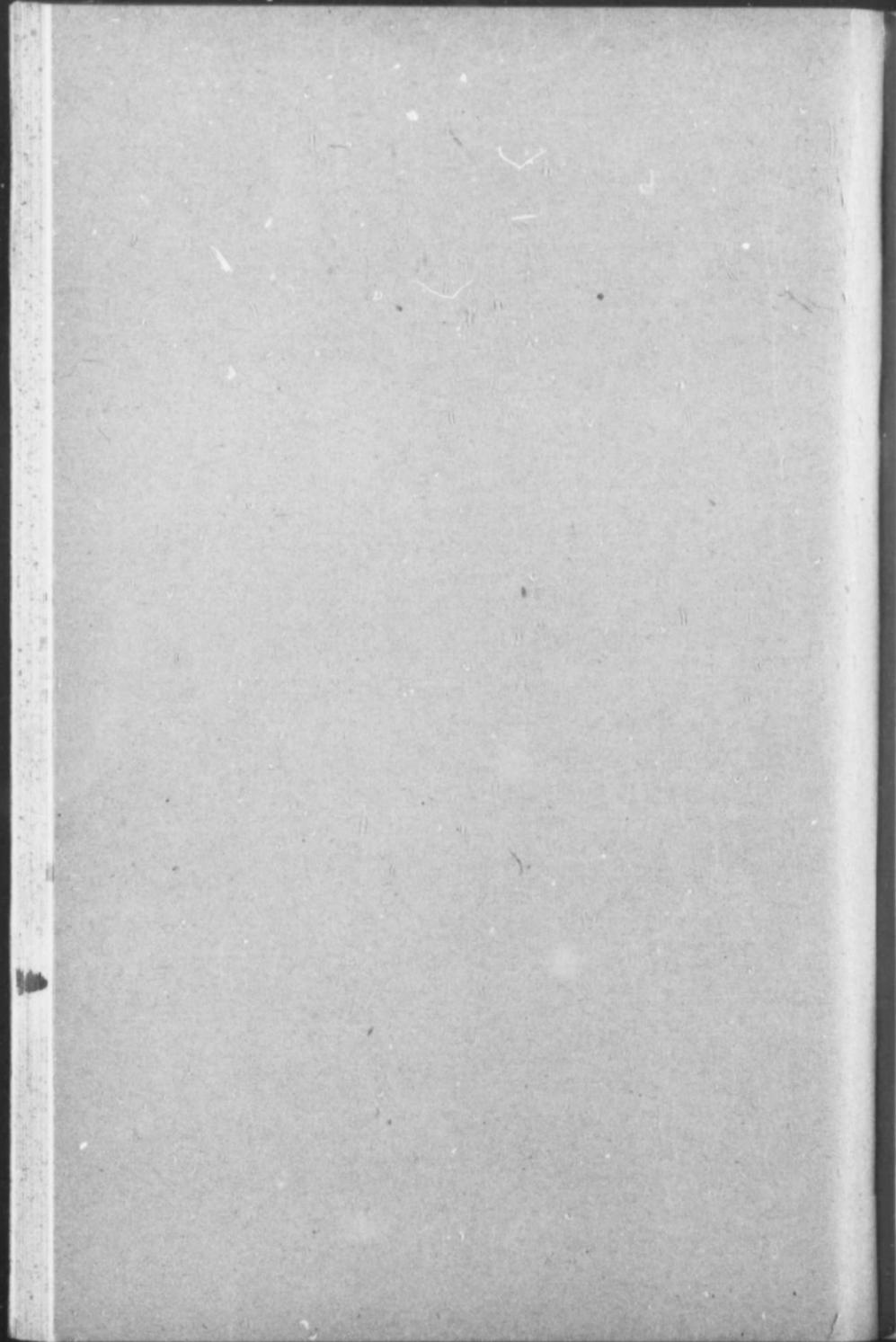
Par le juge L. A. PRUD'HOMME

NOV

EN VENTE CHEZ

J. HOPE ET FILS, OTTAWA; THE COPP-CLARK CO., TORONTO
BERNARD QUARITCH, LONDRES, ANGLETERRE

1906



IV.—*Les successeurs de La Vérendrye—sous la domination Française.*

1. *Joseph Fleurimont de Noyelles*; 2. *Jacques Repentigny Le Gardeur, Sieur de Saint-Pierre*; 3. *Saint-Luc de La Corne*.

1743-1755.

Par le juge L. A. PRUD'HOMME.

(Lu 22 mai 1906.)

Notes Préliminaires.

C'est le triste privilège des hommes de bien, qui ont accompli de grandes choses par leur mérite personnel et leur courage persévérant, d'être en butte aux mauvaises passions et de soulever autour d'eux une meute d'envieux, jaloux de leur gloire. Les âmes mesquines et étroites, corrodées par le venin de la colère et du dépit, fruits secs et impuissants, s'acharnent avec ardeur à rabaisser la réputation de ceux qui les offusquent, espérant se grandir sur les ruines des hommes illustres qu'elles désirent supplanter. Sentant leur incapacité à s'élever jusqu'à la hauteur de ces géants, elles s'efforcent par mille roueries de réduire leur taille à leur propre mesure. Ce spectacle navrant de l'histoire de notre pauvre humanité déçue, offre quelque chose de pénible à constater et est bien propre à faire monter l'indignation aux cœurs justes, nobles et droits.

C'est ainsi, par exemple, que Christophe Colomb, qui découvrit l'Amérique, reçut des chaînes pour récompense. On lui déroba l'honneur, qui lui revenait en toute justice, de donner son nom au continent qu'il venait de révéler au monde. La Vérendrye ne fut guère mieux traité. A force de sacrifices et de constance dans les plus cruelles épreuves, après avoir versé le sang des siens, et épuisé toutes ses ressources personnelles, il réussit à se frayer un chemin depuis les rivages du lac Supérieur, jusqu'aux premiers pics des Montagnes Rocheuses. Il reconnut tout cet immense océan de prairies, les principales rivières qui l'arrosent et les nombreuses tribus sauvages qui habitaient cette région jusqu'alors inconnue des blancs. Il sillonna de forts ou de postes, la route des canots jusqu'à la fourche des deux branches de la Saskatchewan, et amena avec lui des généreux missionnaires qui commencèrent à évangéliser les aborigènes. Bref, il conquit à sa patrie, un territoire au moins quatre fois plus vaste que la France. Pour le récompenser de services si distingués, on le laissa gémir dans l'indigence, et on chercha à couvrir son nom d'opprobre, en prêtant à ses plus nobles

actions, des motifs d'intérêt sordide et d'ambition personnelle. Pauvre et méconnu, il mourut à la peine, laissant sa famille dans une extrême gêne. Ses enfants qui avaient partagé ses travaux se virent chassés du Nord-Ouest et pendant plus d'un siècle leur nom demeura enseveli dans l'oubli. Mais l'histoire est fatale à l'ambition et à l'injustice et elle est venue enfin venger la mémoire des La Vérendrye.

La Vérendrye eut trois successeurs: MM. de Noyelles, Le Gardeur de Saint-Pierre et Saint Luc de la Corne. Saint-Pierre eut pour lieutenant M. de Niverville, qui alla plus loin que son chef. M. de Noyelles était un homme de cœur, qui comprenait l'injustice commise envers le Découvreur. Il laissa aux fils le soin de continuer l'œuvre du père. Ils remontèrent la Saskatchewan jusqu'à la fourche, où ils établirent un fort. Saint-Pierre, Niverville, Saint-Luc de la Corne viendront dans la suite, et marcheront sur leurs brisées, sans s'aventurer au-delà, si l'on en excepte l'expédition sans chef qui éleva le fort La Jonquière. C'est ce que nous allons constater en offrant une réparation tardive, à ces nobles fils de la Nouvelle-France.

L'an dernier j'ai eu l'honneur de présenter devant la Société Royale, une étude sur la vie de La Vérendrye. Je me propose aujourd'hui de poursuivre ce travail, et de consacrer quelques lignes aux successeurs de ce grand homme. Elles compléteront le tableau des principaux événements qui se sont accomplis dans cette partie du Canada, sous la Domination Française.¹

Le Capitaine Charles Joseph Fleurimont de Noyelles et les fils de La Vérendrye.

1743-1750.

Le capitaine de Noyelles, qui succéda à La Vérendrye, était un homme de mérite, exercé aux grandes courses et habitué à la vie des pays d'en haut. En 1720, il avait eu le commandement du poste important de Détroit, où il avait été remplacé par A. de Tonty. On le retrouve en charge du même poste en 1728 et de 1738 à 1741. Il fut promu au grade de capitaine en 1732. En 1735 on l'envoya faire une campagne contre les Renards, à la tête d'un corps de cadets. La même année que La Vérendrye démissionna (1743) le capitaine de Noyelles

¹ C'est dans la collection des pièces publiées par M. Pierre Margry que la plupart de mes renseignements sont puisés, mais comme tout est pêle-mêle dans cette collection, j'ai cru bien faire en groupant ici les passages qui concernent le Nord-Ouest, vu qu'il est impossible de les comprendre sans leur donner de l'ordre et de la suite. J'y ajoute le classement des forts qui peut servir de base à l'étude des expéditions sous le régime français.

fut chargé de poursuivre les découvertes de l'ouest. Il était autorisé à prendre possession des postes établis par le Découvreur, sans compensation pour ce dernier.

L'état des esprits au Nord-Ouest exigeait à cette époque une main sûre et expérimentée. Les Sioux d'un côté et les Serpents de l'autre brûlaient du désir d'écraser leurs ennemis.

Les sauvages ne s'aventuraient plus dans la prairie, qu'entourés de toutes les précautions possibles et par bandes. Le fort La Reine, qui se trouvait peu éloigné de la zone habitée par les Sioux, souffrait de ce règne de terreur, qui était répandu partout. La traite était devenue plus difficile et moins abondante. Bon nombre de Cris reprirent la route de la baie d'Hudson. M. de Noyelles, qui n'avait ni les connaissances, ni la supériorité de La Vérendrye, ne s'épargna pas cependant pour parer à cette situation. Il admirait son prédécesseur et semble avoir regretté sincèrement qu'il eut été ainsi dépouillé du fruit de ses conquêtes. Ces sentiments lui font honneur. Ne pouvant convenablement lui offrir de s'associer à ses travaux, il appela ses fils à son aide en 1747. L'un d'eux, le chevalier Pierre Gaultier, se rendit au fort La Reine. On y constate sa présence en 1745; et la même année, il retourna à Montréal.

Au printemps 1747, le chevalier La Vérendrye était en route pour Montréal avec une bande de Christinaux et quelques autres sauvages amis, lorsqu'il rencontra sur son chemin un parti de guerre qui s'en allait faire une incursion sur le territoire de la Nouvelle-Angleterre. Il ne pouvait manquer une si bonne aubaine. Il s'avança jusqu'aux environs d'Albany où il défit une troupe de Hollandais et d'Iroquois. Il se dirigea ensuite vers Montréal où il se trouvait le 29 mars 1747. J'ignore jusqu'où le chevalier La Vérendrye s'était rendu en 1746. Il peut se faire qu'il avait recruté ces Christinaux au fond du lac Supérieur ou même aux lacs La Pluie ou des Bois.

De 1744 à 1747, M. de Noyelles prit des mesures pour parvenir à pacifier les sauvages. A cette fin, il visita le fort Kaministigoya et de ce poste il fit parvenir des messages aux Sioux et aux Cris, les suppliant d'enterrer la hache de guerre. Il chercha les moyens de convoquer des députés de ces deux nations, dans une conférence de paix. Ses efforts n'aboutirent à rien. Le 20 juin 1747, il résolut de ne plus attendre et de marcher de l'avant. Il commença par s'assurer des services du chevalier La Vérendrye, et partit de Montréal avec lui, pour se rendre au fort La Reine. Parvenus à Michillimakinac, ils trouvèrent les Outaouais et les Sauteux en proie à une grande agitation. Certaines paroles menaçantes, échappées à des chefs influents, faisaient redouter un soulèvement.

Ils résolurent de rebrousser chemin pour en informer le gouverneur. Ils craignaient que le convoi de marchandises expédiées de Montréal à ce poste, ne tombât entre les mains de ces sauvages. Deux des fils de La Vérendrye acceptèrent d'accompagner les canots, pour les protéger contre toute attaque et le 14 octobre 1747, ils arrivaient heureusement à Michillimakinac. Ils constatèrent que la bonne entente, un moment troublée, avait été rétablie. M. de Noyelles n'alla donc pas personnellement prendre possession des forts de La Vérendrye, en 1747, et jusqu'à cette date des commis en charge y faisaient la traite, d'après ses instructions.

Au mois de janvier 1748, on constate que l'un des fils du Découvreur se mit à la tête d'un parti composé de Canadiens et d'Outaouais et alla guerroyer contre les Anglais et les Iroquois.

M. de Noyelles, en juin 1748, voulut reprendre le voyage interrompu de l'année précédente. Il partit de nouveau de Montréal, avec le chevalier La Vérendrye et atteignit cette fois le fort La Reine. Ils trouvèrent le fort Maurepas réduit en cendres par les sauvages. Le chevalier le rétablit ainsi que le fort La Reine qui tombait en ruine. M. de Noyelles se hâta ensuite d'envoyer le chevalier ainsi que son frère François fonder des postes dans la direction des lacs Manitoba et Winnipeg, aux endroits qu'ils jugeraient convenable.

Fort Dauphin rétabli en 1748 et Fort Bourbon fondé la même année par les fils de La Vérendrye.

Les fils de La Vérendrye se rendirent tout d'abord à la pointe nord-ouest du lac Dauphin où ils relevèrent le fort du même nom, précédemment érigé au même endroit, à l'automne 1741. De là, se dirigeant toujours vers le nord et passant probablement par le lac du Cygne, ils arrivèrent à la rivière La Biche où ils construisirent un fort. Le premier fort Bourbon, se trouvait donc sur la rivière La Biche (Red Deer) qui se jette dans le lac Winnipegosis. C'est à l'embouchure même de cette petite rivière que fut érigé ce fort. Plus tard, ils durent fonder le second fort Bourbon, à l'endroit où la Saskatchewan s'élargit pour former le lac Bourbon (Cedar). On a retrouvé les restes de ce dernier fort. Le premier fort Bourbon ne devait être qu'un poste d'occasion et il n'en est resté aucun vestige.

Le lac Bourbon n'est séparé du lac Winnipegosis que par une langue de terre d'environ deux milles de largeur. Le terrain sur cette lisière est fort bas et marécageux. En été, on ne peut franchir cette étroite bande qu'à un endroit où s'élève comme un dos de chameau un sentier couvert de cailloux. Le reste du terrain ne constitue, à proprement parler, qu'une mousse tremblante à travers laquelle un voyageur, chargé

d'un fardeau un peu lourd, risquerait beaucoup de s'enfoncer. Un bon nombre d'anciens du pays ont cru, qu'au temps de La Vérendrye, les lacs Bourbon et Winnipegosis ne formaient qu'un seul et même bassin d'eau, sans division.

Remontant ensuite la rivière Saskatchewan, appelée Poskoyac par les sauvages, le chevalier La Vérendrye explora cette rivière jusqu'à la fourche formée par la réunion des branches nord et sud. A tous les printemps, les Christineaux des montagnes, des prairies et des rivières, à l'ouest et au nord de ces deux embranchements, se réunissaient à la fourche pour tenir conseil et décider s'ils allaient se rendre avec leur fourrure aux postes français ou à la Baie chez les Anglais.

Fort Poskoyac fondé par le chevalier La Vérendrye en 1748.

La fourche était tout indiquée d'avance, pour les raisons qui viennent d'être données, pour l'établissement d'un fort. C'est là que plus tard devait s'élever le fort La Corne. En attendant, le chevalier, qui avait déjà construit deux forts durant l'année, dû se contenter d'y ériger un poste peu important. La saison était trop avancée pour en faire davantage. Il lui donna le nom de Poskoyac, qui était celui de la rivière qui coulait à ses pieds. Il dut l'abandonner pendant l'hiver, remonta les eaux de la Saskatchewan. Il apprit des sauvages que cette rivière prenait sa source dans les Montagnes Rocheuses, qu'il avait visitées en 1743.

M. de Noyelles remplacé par Le Gardeur de Saint-Pierre. Dernières années des fils de La Vérendrye.

En 1750, M. de Noyelles, qui était allé rendre compte de son administration au gouverneur, fut remplacé par Le Gardeur de Saint-Pierre. Les fils de La Vérendrye présentèrent à l'intendant Bigot, une requête dans laquelle ils exposaient leurs droits à continuer l'œuvre de leur père. Cet homme néfaste refusa de les entendre. Sous son régime, la justice ne se rendait pas; elle se vendait. Or, les fils de La Vérendrye étaient pauvres et honnêtes. Dans ces conditions, ils ne pouvaient pas s'attendre à recevoir quoique ce fut de Bigot. Ils offrirent alors à M. de Saint-Pierre de servir sous ses ordres, comme ils venaient de le faire sous M. de Noyelles. Saint-Pierre, peut-être jaloux de leur mérite ou du moins incapable d'apprécier un tel acte de magnanimité, les repoussa. On refusa même de leur rendre les livres de compte et les marchandises qu'ils avaient en propre dans les forts. Voyant l'inutilité de leurs efforts, les trois fils de La Vérendrye reprirent la carrière des armes. L'un d'eux, qui était enseigne, fut tué au siège de Québec. Le chevalier

devint lieutenant et périt au mois d'octobre 1761 dans le naufrage de l'*Auguste*; ce navire ramenait en France nombre d'officiers français, parmi lesquels plusieurs s'étaient avancés à l'ouest du lac Supérieur, tels que La Durantaye, Boucher de Laperrière et Saint-Luc de la Corne.

NOTE.—Il ne resta en Canada qu'un seul fils de La Vérendrye, qui a probablement fait souche. C'est le plus jeune nommé Louis Joseph. Il épousa en premières noces le 7 novembre 1755 Marie Amable Testard DeMontigny fille de Jacques DeMontigny. De ce mariage naquit une fille baptisée à la Longue Pointe. Sa première femme mourut en 1756. Le 31 janvier 1758 il épousait Louise Antoine Mezière de Lapervenche âgée de 26 ans. Ce dernier acte de mariage est consigné dans les registres de Laprairie, P. Q. Il paraîtrait que Louis Joseph Gauthier de La Vérendrye alla demeurer à Montréal où il vécut jusqu'en 1797.—Il était officier. A-t-il laissé des descendants mâles qui auraient pris tout simplement le nom de "Gauthier"?—

Le capitaine Jacques Repentigny Le Gardeur, sieur de Saint-Pierre, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, 1750-1753.

Ce vaillant officier, second sieur de Saint-Pierre, était le plus jeune fils de Jean-Paul Le Gardeur et de Josette Leneuf de la Vallière. Il naquit en 1701, dans la seigneurie de Repentigny. Il était donc canadien, comme La Vérendrye. Dès l'âge de 15 ans, il commença à servir son pays chez les sauvages. En 1732, il était enseigne dans l'armée coloniale et en 1735 il fut nommé commandant du fort Beauharnois, chez les Sioux. Il abandonna ce poste en 1737 et fut envoyé à la tête d'une expédition contre les Chickasaws. On le retrouve ensuite un peu partout, où il y avait un coup de feu à faire. En 1745, il conduisit un parti d'éclaireurs au fort Saint-Frédéric. De là, il prit la route de l'Acadie. En 1747, on lui confia le commandement du poste le plus considérable sur les grands lacs, le fort de Michillimackinac. Enfin, en 1750, il avait été promu au grade de capitaine, pour ses brillants états de service, et il reçut instruction de continuer les explorations de La Vérendrye, au Nord-Ouest.

Cette fois, le gouvernement se chargeait de toutes les dépenses de cette expédition. On se proposait avant tout d'amasser des fourrures. Les découvertes devaient venir au second plan. On devait traverser le continent à deux endroits à la fois. Pendant que Saint-Pierre parviendrait aux rives du Pacifique par la vallée de la Saskatchewan, le capitaine la Malgue de Marin devait atteindre le même but, en remontant le Missouri. Marin avait instruction de ne rien négliger pour pacifier les Sioux, tandis que Saint-Pierre s'emploierait à obtenir le même résultat chez les Cris. Ils s'étaient donnés rendez-vous à une certaine

latitude convenue, par delà les Montagnes Rocheuses. Cette expédition toutefois était subordonnée aux intérêts de la traite, qui devait primer tout. C'était le renversement de la politique de La Vérendrye.

Le capitaine de la Malgue de Marin.

Cet officier ne manquait pas de mérite, mais comme Saint-Pierre, il était âpre au gain.

Saint-Pierre et Marin avaient associé à leur entreprise commune le gouverneur de la Jonquière, le fameux intendant Bigot, et le contrôleur de la marine, M. de Bréard. Le premier but de cette expédition était une riche moisson de fourrure. Saint-Pierre et de Marin remportèrent un plein succès sous ce rapport. Quant au projet de traverser le continent, il tomba à l'eau. Le capitaine Marin fut ensuite nommé commandant du district de la rivière Ohio (Belle-Rivière) et de ses dépendances. Il mourut au fort LeBœuf à l'automne 1753. Son fils, qui était lieutenant, le remplaça chez les Sioux. Au mois d'août 1758, il était à la tête d'un parti de 250 hommes composés de canadiens et de sauvages. Il défit au fort Lidius le général Robert Rogers qui commandait un corps de 750 Anglais, après lui avoir tué un grand nombre d'hommes.

Saint-Pierre et de Niverville au fort La Reine en 1750.

Saint-Pierre, qui avait le gouverneur et l'intendant pour associés, réalisa de gros profits, comme on le lui demandait, mais il se contenta de suivre les sentiers battus. Il partit de Montréal le 5 juin 1750. Après avoir fait 38 portages, sur la rivière Pigeon, dont le premier avait quatre lieues de longueur, et le moindre un quart de lieue, il se rendit au fort Saint-Pierre, où il eut une longue entrevue avec les sauvages.

Il fit un stage aux forts Saint-Charles et Maurepas et ne cessa d'exhorter les Cris à mettre fin à la guerre. Ses conseils ne produirent aucun effet et pendant l'hiver, Cris et Sioux continuèrent à se scalper et à couvrir les lacs et les prairies de sang et de désolation. Saint-Pierre était accompagné d'un jeune officier, parent de La Vérendrye, le chevalier Boucher de Niverville, enseigne des troupes du Canada. Les Français des divers postes se trouvaient dans une grande disette de vivres, par suite du départ des sauvages pour une campagne contre les Sioux. Dans ces circonstances, afin d'avoir moins de bouches à nourrir, il fit partir Niverville pour la rivière Poskoyac. Niverville et ses compagnons faillirent mourir de faim dans ce voyage. Ils cachèrent une partie de leurs provisions dans le bois, pour leur retour et amenèrent le reste sur des traînes sauvages. Malgré le soulagement que lui apportait

le départ de la brigade qui suivait Niverville, Saint-Pierre se trouvait dans une grande gêne, à un tel point qu'il dût détacher une autre bande de ses hommes, pour les envoyer chasser, dans les bois avoisinants le fort La Reine. Saint-Pierre avoue que le jeune rigide qu'il fut obligé d'observer, finit par ébranler sa santé et le mit hors d'état de ne rien entreprendre. Il profita toutefois de la présence de quelques prisonniers de guerre que les Cris et les Assiniboïnes lui amenèrent au fort La Reine pour obtenir une suspension des hostilités. Cédant à ses prières, ces sauvages lui remirent les prisonniers et il les renvoya sains et saufs à leur tribu, avec des paroles de paix. Cet expédient eut le succès voulu et fit cesser momentanément la guerre.

Expédition du chevalier Boucher de Niverville. Fort La Jonquière fondé en 1751. Départ de Saint-Pierre pour ce dernier poste. Il rebrousse chemin. Appréciation des sauvages par Saint-Pierre.

Saint-Pierre avait donné ordre à Niverville d'aller établir un fort à 300 lieues plus haut que celui de Poskoyac. Cette expédition ne devait quitter le fort La Reine qu'au printemps 1751, mais la famine força Saint-Pierre de devancer le temps. Niverville quitta le fort La Reine tard dans l'automne 1750.

Les glaces le forcèrent bientôt d'abandonner ses canots et de continuer le voyage à pied. Le 29 mai 1751, il fit partir du fort Poskoyac deux canots, montés par dix hommes, qui devaient se rendre aux Montagnes Rocheuses. Il devait lui-même, un mois après, se mettre à leur suite. Une maladie fort grave, dont il faillit mourir et qui le réduisit à une telle extrémité, qu'il ne pouvait plus écrire, le força de rester à ce poste. Ces dix Français remontèrent la Saskatchewan, jusqu'à l'endroit occupé aujourd'hui par Calgary. Ils y construisirent un fort considérable, dans lequel ils amassèrent une grande quantité de provisions, en attendant l'arrivée de Niverville, leur chef. En 1875 le capitaine E. Brisebois, de la police à cheval, fut chargé de bâtir un fort au pied des Montagnes Rocheuses. Il l'érigea sur les bords de la rivière des Arcs, à l'endroit même qu'occupait jadis le fort La Jonquière, dont il retrouva les ruines et lui donna le nom de "Fort Brisebois," auquel a succédé depuis celui de Calgary.

Au printemps 1751, Niverville envoya quelques engagés au fort La Reine pour informer Saint-Pierre de ce qu'il avait fait et de la maladie qui menaçait de le terrasser. Saint-Pierre partit au cours de l'été (1751) pour se rendre au Grand-Portage, avec les fourrures reçues vages qui comptaient de 40 à 50 cabanes, autour du nouveau fort, la se disposait à se rendre au fort La Jonquière. Il quitta le fort La

Reine le 14 novembre. Quelques jours après son départ et avant d'avoir pu arriver jusqu'à Niverville, il rencontra deux Français et quatre sauvages, qui lui apprirent que Niverville ne se portait pas mieux. Ils lui dirent également que les Assiniboines avaient tué un parti de sauvages qui comptaient de 40 à 50 cabanes, autour du nouveau fort, La Jonquière. Or, ces sauvages qui s'appelaient "Yatché-Jillini" devaient être les guides de Saint-Pierre. Les Assiniboines, toujours fourbes, avaient commencé par festoyer avec eux, pendant cinq jours, leur prodiguant tous les témoignages de la plus grande amitié. Le sixième jour se trouvant plus nombreux qu'eux, ils se jetèrent tout à coup sur leurs ennemis sans défense et les égorgèrent presque tous, sans pitié, moins quelques femmes et enfants qu'ils amenèrent prisonniers. On ne saurait dire au juste jusqu'où Saint-Pierre se rendit, mais il n'est pas probable qu'il atteignit la Saskatchewan. Cette nouvelle dérangeait tous ses plans et il décida sur le champ de retourner sur ses pas. Il était de retour au fort La Reine avant le 14 février 1752.

Saint-Pierre s'était formé une bien triste opinion des tribus sauvages du Nord-Ouest. Aussi il ne les ménage pas dans ses appréciations: "Voilà 36 ans, dit-il, que je suis parmi les sauvages, mais je n'en ai jamais vu qui égalent en perfidie ceux en question." Il rencontra des aborigènes qui lui montrèrent des chevaux et des selles qu'ils avaient reçus en échange, des Serpents. Ces derniers, sans doute, se les étaient procurés des Espagnols. Si, à cette époque, les chemins de fer ne sillonnaient pas nos prairies sans fin, les moyens de communication ne manquaient pas absolument aux sauvages. En peu de temps, les articles obtenus des blancs, sur le littoral du Pacifique ou au golfe du Mexique, passaient de tribu en tribu, jusque dans l'intérieur du continent. Saint-Pierre rapporte que, d'après le témoignage des sauvages, les Anglais de la Baie d'Hudson encourageaient les Cris qui visitaient leurs forts, à faire la guerre contre les nations qui n'allaient pas traiter à la baie. "Ces sauvages, ajoute-t-il, au nombre de 50,000 hommes, en état de porter les armes, aiment d'inclination les Français, mais craignent les Anglais. Les Anglais fâchés de n'avoir pas en quantité des pelleteries à la baie d'Hudson, envoient des colliers à ces sauvages, pour leur défendre, sous peine de périr, d'en porter ailleurs que chez eux, ce à quoi n'ayant point obéi et étant morts 800 personnes d'un rhume, ils furent tous saisis de peur, et se dirent que, le Manitou les avait affligés, à la prière des Anglais."

Attaque du fort La Reine par les Assiniboines, le 22 février 1752.

Saint-Pierre était bien éloigné de posséder l'esprit conciliant de La Vérendrye. Dans ses mémoires, on constate par les épithètes qu'il

décoche à l'adresse des sauvages, qu'il ne les aimait guère. Ils ne tardèrent pas à se rendre compte de ces sentiments à leur égard. L'incident qui va suivre indique que les choses étaient bien changées depuis le départ de La Vérendrye. Ce dernier était invité par toutes les tribus de venir se fixer chez elles. Les sauvages pleuraient quand ils le revoyaient après quelques mois d'absence. On se disputait la joie de le posséder et à la mort de son fils, tous les Cris étaient debout frémissant de rage, sollicitant en vain du Découvreur l'ordre d'aller le venger et adoptant son second fils comme chef. Cette bonne amitié ne cessa un instant de régner, pendant tout le temps que La Vérendrye ou ses fils explorèrent l'ouest. Deux ans après leur départ, les indigènes brûlaient les forts qu'ils avaient aidés à élever et se liguèrent pour chasser les Français du pays. Ces faits éloquents se passent de commentaires.

Je laisse la parole à Saint-Pierre lui-même, qui va nous raconter comment il faillit un jour être massacré, avec tous les Français du fort La Reine: "Le 22 février 1752, vers 9 heures a.m., je me trouvais dans ce fort avec 5 Français. J'avais envoyé le surplus de mes gens, consistant en 14 personnes, chercher des vivres dont je manquais depuis plusieurs jours. J'étais tranquille dans ma chambre, lorsqu'il entra dans mon fort 200 Assiniboëls tous armés. Ces sauvages se dispersèrent en un instant dans toutes les maisons. Plusieurs entrèrent chez moi sans être armés, les autres restèrent dans le fort. Mes gens vinrent m'avertir de la contenance de ces sauvages. Je courus à eux; je leur dis vertement qu'ils étaient bien hardis de venir en foule armés, chez moi. L'un d'eux me répondit en Christinaux qu'ils venaient pour fumer. Je leur dis que ce n'était pas de la façon dont ils devaient s'y prendre et qu'ils eussent à se retirer sur le champ. Je crus que la fermeté avec laquelle je leur avais parlé, les avait un peu intimidés, surtout ayant mis à la porte quatre de ces sauvages les plus résolus, sans qu'ils eussent dit un mot. Je fus tout de suite chez moi, mais dans le moment un soldat vint m'avertir que le corps de garde était plein de ces sauvages et qu'ils s'étaient rendus maîtres des armes. Je me hâtai de me rendre au corps de garde. Je fis demander à ces sauvages par un Christinaux, qui me servait d'interprète, quelles étaient leurs vues, et pendant ce temps-là, je me disposais au combat avec ma faible troupe. Mon interprète, qui me trahissait, me dit que ces sauvages n'avaient aucun mauvais dessein et dans la minute un orateur Assiniboël, qui n'avait cessé de me faire de belles harangues, dit à mon interprète que, malgré lui, sa nation voulait me tuer et me piller. A peine eus-je pénétré dans leur résolution, que j'oubliai qu'il fallait prendre les armes. Je me saisis d'un tison de feu ardent. J'enfonçai la porte de la poudrière; je défonçai un baril de poudre, sur lequel je promenai mon tison, en

faisant dire à ces sauvages d'un ton assuré, que je ne périrais point par leurs mains et qu'en mourant j'aurais la gloire de leur faire à tous subir mon même sort. Ces sauvages virent plutôt mon tison et mon baril de poudre défoncé, qu'ils n'entendirent mon interprète; ils volèrent tous à la porte du fort, qu'ils ébranlèrent considérablement, tant ils sortaient avec précipitation. J'abandonnai bien vite mon tison et n'eus rien de plus pressé que d'aller fermer la porte de mon fort. Le péril dont je m'étais heureusement délivré en me mettant en danger de périr moi-même, me laissait une grande inquiétude pour les 14 hommes que j'avais envoyé chercher des vivres. Je fis bon quart sur mes bastions. Je ne vis plus d'ennemis et sur le soir, mes 14 hommes arrivèrent sans avoir eu aucune rencontre."

Saint-Pierre abandonne le fort La Reine au printemps 1752. Les Christinaux brûlent ce fort. Il hiverne au fort Rouge, 1752-1753. Délégués Cris et Sioux à Michillimakinac pour traiter de la paix. Saint-Luc de la Corne le remplace, 1753. Caractère de Saint-Pierre. Ses exploits glorieux. Sa mort le 8 septembre 1755.

Saint-Pierre passa tranquillement le reste de l'hiver dans son fort, sans autre incident important. Au printemps, craignant de laisser des Français au fort, pendant son voyage annuel au Grand-Portage, pour transporter les fourrures et ramener des marchandises, il prit tout son monde avec lui. Quatre jours après son départ du fort La Reine, les Assiniboïnes y mirent le feu, et ce fort si considérable, le quartier général des Français de l'ouest, fut réduit en cendre. Saint-Pierre n'apprit cet événement que le 29 septembre 1752, alors qu'il revenait du Grand-Portage et se trouvait au bas de la rivière Winnipeg. Il décida d'hiverner à la Rivière-Rouge, sans doute au fort Rouge, construit par M. D'Amour de Louvière, au mois d'octobre 1738. Au lieu de se porter de l'avant, il se voyait dans la nécessité de reculer.

Au printemps de 1753, Niverville, qui avait fini par se rétablir, quittait la Saskatchewan, après un séjour de deux ans et demi à la fourche de cette rivière. Les hommes qu'il avait envoyés fonder le fort La Jonquière, informés de la maladie de Niverville avaient abandonné ce poste et étaient retournés au fort Poskoyac où Niverville les attendait. Ils trouvèrent en passant, les ruines du fort La Reine et rencontrèrent en route Saint-Pierre et ses engagés, avec lesquels ils se rendirent au Grand-Portage. On eut dit que les Français se retiraient de l'ouest. Cette retraite était une mauvaise note pour Saint-Pierre. Même au point de vue commercial, sa mission n'avait pas eu tous les résultats qu'on en attendait. Il avoue lui-même que les Anglais de la baie d'Hudson lui enlevaient plus de fourrures que tous les postes de la colonie n'en pouvaient rentrer. Après leur retour au Grand-Portage,

en juillet 1753, ni Saint-Pierre, ni Niverville ne retourna au Nord-Ouest. Saint-Pierre fut remplacé par Saint-Luc de la Corne, cousin germain de La Vérendrye.

J'ai déjà dit un mot du dessein de Saint-Pierre d'amener les sauvages à faire la paix. Le lieutenant de Marin, qui avait succédé à son père en 1752, devait travailler, de concert avec lui, à faire cesser les hostilités entre les Sioux et les Cris; il obtint des Sioux des lacs et des bois la promesse d'envoyer des députés à Michillimakinac pour cimenter cette union désirée. Les Cris, à la demande de Saint-Pierre, en firent autant. Le 29 février 1753, Marin écrivit à Saint-Pierre, du pays des Sioux où il commandait, l'informant que les Sioux des lacs et des bois étaient prêts à se séparer complètement des Sioux des prairies et même à se liguier contre eux avec les Christinaux, s'ils ne voulaient pas consentir à signer un traité de paix. Marin avertissait Saint-Pierre, qu'à cet effet, il amènerait avec lui plusieurs chefs Sioux à Michillimakinac, durant l'été suivant, et l'invitait à ne pas manquer d'arriver avec les délégués Christinaux, au lieu du rendez-vous.

Au mois d'août 1753, Saint-Pierre se rendit, en effet, à l'endroit convenu. Il arriva malheureusement trop tard. Marin, après l'avoir attendu quelque temps, avec plusieurs Sioux, ne pouvant rester à Michillimakinac plus longtemps, était retourné à la baie des Puants. Saint-Pierre, pressé de se rendre à Montréal, laissa à Saint-Luc de la Corne le soin de mener cette entreprise à bonne fin. Saint-Pierre arriva à Montréal en septembre 1753.

On l'envoya immédiatement au secours de la Malgue de Marin, sur la rivière Ohio. Sommé de quitter le pays par le major Washington, comme commandant en chef des troupes Françaises, il répondit par une lettre remplie de sentiments de dignité et de noble fierté, qui montraient son esprit chevaleresque. Cet homme était assurément un officier admirable de courage et de ressources, à la guerre. Par contre, il manquait de souplesse et des ménagements qu'exigeait la prise de possession des territoires du Nord-Ouest, où fomentaient depuis des siècles, des haines héréditaires entre les diverses tribus. Prompt à l'action, trop pressé d'agir quand il aurait fallu obtempérer et s'ingénier à trouver des moyens de conciliation, il ne se trouvait pas, au milieu de nos prairies, dans le milieu qui lui convenait. Son tempérament fougueux ne s'accommodait guère d'une mission si délicate. Avec les meilleures intentions de bien servir son pays, il ne réussit qu'à rendre plus difficiles les rapports des Français avec les sauvages. Il est vraiment regrettable d'avoir à constater ici, que cet officier refusa obstinément de prendre à son service les fils de La Vérendrye, malgré les sollicitations pressantes de ces derniers. Cette action ne lui fait pas honneur et montre une

étroitesse de sentiment qu'on ne s'attendait pas à rencontrer chez un militaire si brillant.

Il fut remplacé, à la rivière Ohio, par M. de Contrecoeur peu de temps avant la capture de Washington et de son armée au fort Nécessité. L'année suivante, il fut placé à la tête des sauvages alliés, dans l'expédition du baron Dieskau, et fut tué dans le premier engagement, à la bataille du lac Saint-Sacrement (George) le 8 septembre 1755. Après cette bataille, les Nipissings et les Algonquins continuèrent à lever des chevelures aux Anglais et aux Iroquois, pour venger la mort de leur vaillant commandant.

Le P. Jean-Baptiste de La Morinie, S.J., 1726-1764. Au fort La Reine de l'été 1750 à juin 1751. Il repasse en France en 1764.

En écrivant les notes qui précèdent sur M. de Saint-Pierre, j'ai, à dessein, écarté le nom du P. La Morinie, qui l'avait accompagné, afin de ne pas interrompre le récit des événements historiques qui se déroulaient alors dans le Nord-Ouest, me réservant de consacrer ensuite quelques lignes à cet excellent missionnaire.

Le P. de La Morinie naquit le 24 décembre 1704. Il entra dans la compagnie de Jésus le 6 octobre 1725. Il était de la province d'Aquitaine et arriva à Québec en 1726. Quatre ans plus tard, on le trouve à la mission de la rivière St-Joseph, sur la rive sud-est du lac Michigan. Il fit publiquement la profession de ses quatre vœux dans l'église de la mission de St-Ignace, à Michillimakinac, le 2 février 1741, entre les mains du P. du Jaunay, et après avoir passé l'hiver à cet endroit, il retourna à St-Joseph. Lorsque Saint-Pierre fut chargé de continuer les découvertes de La Vérendrye, le P. de La Morinie fut désigné pour l'accompagner au fort La Reine, pendant l'été 1750. Comme il arrivait à ce poste, les sauvages avaient déterré la hache de guerre. Les Français, abandonnés des indigènes, gémissaient, faute de vivres, dans leurs forts déserts. Les Assiniboines qui habitaient le voisinage du fort La Reine se montraient mal disposés envers Saint-Pierre, qui les traitait avec arrogance. Dans ces circonstances, on ne saurait s'étonner que ce missionnaire ne pût exercer son ministère avec succès. Réduits à un jeûne démoralisant, les Français avaient besoin des consolations de ce religieux pendant le triste hiver de 1750-1751, pour ne pas tomber dans le découragement. Se mourant presque de faim, menacés à chaque instant d'être scalpés par les sauvages, dont la guerre attisait les cruautés natives, on comprend quelle heureuse influence ce missionnaire pouvait exercer parmi eux, afin de les soutenir dans leurs épreuves.

Nous savons que le P. La Morinie enseigna à prier aux Assiniboines et aux Cris; qu'il leur apprit les principaux mystères du christianisme

et qu'il alla catéchiser sur la rivière Souris et le lac Dauphin. Ces rudes voyages en plein hiver, sont une preuve de son dévouement apostolique, pour répandre la foi. Plus de cinquante ans après son départ, les sauvages instruits par lui, se rappelaient ses enseignements et continuaient à réciter les prières qu'il leur avait apprises. Sa santé toutefois ne put résister à de si grandes privations. Affaibli par la misère, il tomba malade. Le 22 juin 1751, il quitta le fort La Reine et retourna à Michillimakinac, d'où il était parti au mois de juillet ou août précédent. Il continua ensuite à desservir la mission de St-Joseph jusqu'en 1761, époque à laquelle il passa à la mission des Illinois. En 1762, il se trouvait à Ste-Geneviève, qui faisait partie de la mission de la Louisiane. Il avait pour compagnon le P. de Salleneuve, S.J. Ils demeurèrent ensemble à cet endroit jusqu'en 1763. Le 23 septembre de cette année-là, l'arrêt d'expulsion des PP. Jésuites de la Louisiane, leur fut communiqué. Ils se dirigèrent immédiatement en canot vers la Nouvelle-Orléans et au printemps 1764, le P. de La Morinie repassa en France.

Le capitaine Saint-Luc de la Corne, chevalier, succède à Saint-Pierre. Le fort "La Corne," appelé Nipawi par les sauvages, remplace le fort Poskoyac. Premiers essais de culture à Pasquia, sur la rivière Carotte en 1754.

1753-1755.

En 1753, M. Saint-Luc de la Corne fut nommé successeur à Le Gardeur de Saint-Pierre. Il était parent de La Vérendrye. Son administration dura peu de temps. La guerre de Sept Ans venait d'éclater entre la France et l'Angleterre et le Nord-Ouest fut abandonné.

Avant de pénétrer dans l'ouest, M. de la Corne recueillit de Saint-Pierre les renseignements qu'il possédait sur le pays et décida de se rendre immédiatement à la rivière Saskatchewan et d'échelonner des forts jusqu'aux Montagnes Rocheuses. En 1753, il atteignit le fort Poskoyac, construit par le chevalier La Vérendrye et dans lequel M. de Niverville avait hiverné. M. de la-Corne aurait désiré d'abord de séjourner au fort La Reine, mais comme il avait été détruit, il résolut de passer outre et de donner plus d'importance au fort Poskoyac. Il y fit de nombreuses améliorations et y érigea des constructions nouvelles. Ce fort ainsi restauré et devenu le plus considérable de cette époque, reçut le nom de "Fort la Corne." Les sauvages le désignaient sous le nom de Nipawi, qui signifie "Debout." Il se trouvait à quelques mille de l'est de la jonction des branches sud et nord de la Saskatchewan. M. de la Corne, explora également la vallée de la rivière Carotte. Quelques

Français, sous ses ordres, ayant trouvé un endroit favorable à la culture, ensemencèrent quelques arpents. Ces premiers travaux agricoles au Nord-Ouest, eurent lieu durant l'été 1754. L'établissement portait le nom de Pasquia. Sir Alexander Mackenzie y retrouva, plus tard, les restes d'instruments d'agriculture, en traversant cette région.

Il est probable aussi que ce fut sous M. de la Corne, qu'un fort fut construit sur la Saskatchewan, à peu de distance du lac Cumberland. Lorsque Joseph Frobisher, en 1772, établit le fort Cumberland, il trouva les vestiges de ce fort.

Après que M. de la Corne eut substitué son propre nom à celui de Poskoyac, au fort près de la fourche, le fort construit près du lac Cumberland hérita du non de Poskoyac. Certains écrivains ont prétendu que le fort Poskoyac, que bâtit le chevalier La Vérendrye, se trouvait tout près du site occupé aujourd'hui par Cumberland House, que ce fut à cet endroit que M. de Niverville tomba malade, et qu'enfin le premier fort construit près de la fourche, fut le fort La Corne. Cette opinion me semble erronée, car il n'est pas probable que La Vérendrye et Niverville aient pu négliger un point stratégique comme celui de la Fourche. La Fourche, en effet, était le lieu des pourparlers et des rendez-vous des sauvages et s'indiquait tout naturellement comme l'endroit le plus désirable pour un fort. M. de la Corne n'eut point le loisir de pousser de l'avant et de se rendre au fort La Jonquière. La Nouvelle-France, abandonnée à ses seules ressources, contre des armées sans cesse grossissantes, allait tenter un dernier effort pour conserver la colonie à sa mère-patrie.

Ne recevant plus de secours de France, les gouverneurs firent appel aux tribus amies, pour défendre le pays contre les légions que la Nouvelle-Angleterre allait lancer contre cette poignée de braves. Les découvertes furent abandonnées et des profondeurs de l'ouest accoururent les officiers français en retraite, à la tête de leurs bandes guerrières, pour livrer les derniers combats et couvrir la défaite d'un dernier rayon de gloire. M. de la Corne, qui était officier, rentra donc dans les rangs de la brillante armée que commandait Montcalm. Il est probable qu'il quitta l'ouest en 1755. Au mois d'août 1758, il était à la tête d'un corps composé de 400 canadiens et 200 sauvages et rencontra entre le fort Lidius et le fort Georges, un convoi de 50 chariots de vivres et de marchandises avec 200 bœufs. Ce convoi était escorté par un parti de 20 Anglais. M. de la Corne les attaqua, leur tua 110 hommes, fit 60 prisonniers, détruisit les chariots, s'empara des marchandises et tua les bœufs. Il ne perdit dans cette escarmouche qu'un sauvage qui fut tué et deux blessés. On constate qu'au mois de juillet 1759, une bande de 130 sauvages des pays d'en haut, composée de Cris, Sauteux et Folle-

Avoine, vint combattre sous Montcalm, à Québec. Il est fort probable que les Cris des lacs des Bois et La Pluie, entraînés par M. de la Corne, étaient compris dans ce groupe et que l'ouest fut représenté à cette heure solennelle, qui décida du sort de la Nouvelle-France.

M. de la Corne était à bord de l'*Auguste*, qui, au mois d'octobre 1761, alla se briser sur les côtes du Cap-Breton. Dans cette même catastrophe périrent M. de la Corne et le chevalier de La Vérendrye, qui l'avait précédé sur les bords de la Saskatchewan. C'est ainsi que le fils du premier blanc qui visita nos prairies et celui qui ferme la liste de ses successeurs, furent ensevelis dans un même tombeau. Je donne ci-après comme appendice à l'histoire de La Vérendrye et de ses successeurs, un tableau des établissements français au lac Népigon et à l'ouest du lac Supérieur, avec quelques notes indiquant la date et l'endroit de leur fondation. En jetant un coup d'œil sur ce tableau, le lecteur pourra suivre, en quelque sorte, la marche des découvreurs français, dans cette région.

Forts et postes fondés par les Français au Nord-Ouest.

1. Fort Caministigoyan, fondé par Greysolon Du Lhut de la Tourette, à l'entrée du lac Népigon, durant l'été 1678.
2. Fort La Tourette, fondé par le même, à l'embouchure de la rivière Ombabiha (lac Népigon), en 1684.
3. Fort des Français, fondé par le même aux fourches de la rivière Kénogami et Albany, en 1685.
4. Fort Camanitigoya, fondé par Zacharie Robutel de la Noue, à l'embouchure de la rivière Kaministiquia, en 1717.
5. Poste du Grand Portage, fondé par le même, à l'entrée de la rivière Pigeon, entre 1718 et 1720.
6. Fort Saint-Pierre, fondé par Christophe Dufrost de la Jemmeraye, à l'entrée de la rivière La Pluie, à l'automne 1731.
7. Fort Saint-Charles, fondé durant l'été 1732 par Pierre Gaultier Varennes de La Vérendrye, le Découvreur du Nord-Ouest, à l'entrée de la petite rivière de l'Angle, sur la rive nord, à quelques arpents de l'île Buckété (Famine). Cette rivière tombe près des ruines de ce fort, dans le lac des Bois et conduit à l'angle nord-ouest, où venait déboucher à travers la forêt, l'ancien chemin Dawson. C'est dans ce fort que se trouvent les restes entiers du P. Aulneau et du fils aîné de La Vérendrye et les têtes seulement de leurs 19 compagnons.
8. Fort Maurepas, fondé par le fils aîné de La Vérendrye, à l'embouchure de la rivière Winnipeg, un peu plus bas que le fort Alexandre et sur le côté nord de cette rivière, à l'automne 1734.
9. Fort de la Fourche aux Roseaux, fondé par le Découvreur à 6 milles plus bas que la ville de Selkirk, probablement sur la rive ouest,

durant l'été 1733. C'est à ce petit poste d'occasion que mourut et fut enterré La Jemmeraye.

10. Fort Rouge, fondé par M. D'Amour de Louvière, à l'embouchure de la rivière Assiniboine, sur la rive sud, au mois d'octobre 1738.

11. Fort La Reine, fondé au mois d'octobre 1738 par le Découvreur, au Portage la Prairie, sur la rive nord de l'Assiniboine, près d'une coulée, dont les eaux au printemps se rendent en forme de rivière, jusqu'au lac Manitoba. L'ancien fort de la Baie d'Hudson avait été construit sur le site même du fort La Reine.

12. Fort Dauphin, fondé par le chevalier de La Vérendrye, sur la pointe nord-ouest du lac Dauphin, à l'automne 1741.

13. Fort Bourbon, le premier, fondé par le même, à l'embouchure de la rivière La Biche (Red Deer), sur le lac Winnipegosis, en 1748.

14. Fort Bourbon, le second, fondé à l'endroit où la rivière Saskatchewan s'élargit pour former le lac Bourbon (Cedar), entre les années 1748 et 1755. Il est probable qu'il fut construit par les fils de La Vérendrye, en 1748.

15. Fort Poskoyac, fondé par le chevalier de La Vérendrye, près de la fourche de la Saskatchewan, en 1748.

16. Fort La Corne, appelé Nipawi par les sauvages, fondé par le chevalier Saint-Luc de la Corne, à quelques milles à l'est de la jonction des branches sud et nord de la Saskatchewan, en 1753.

17. Fort La Jonquière, fondé en 1751 par quelques Français envoyés par M. de Niverville, qui était retenu par la maladie au fort Poskoyac. Ce fort se trouvait à l'endroit qu'occupait la caserne de la police à cheval, sur la rivière des Arcs, à Calgary.

18. Fort Poskoyac, le second, appelé aussi fort Français, fondé à l'entrée du lac Cumberland par M. de la Corne, entre 1753 et 1755.

19. Poste Pasquia, établi sur la rivière Carotte par M. de la Corne, à l'été 1754